

choisir, car on sait que les bigots du protestantisme sont coutumiers du fait.

« Les Jésuites, dit la feuille protestante, furieux du succès obtenu en Canada par la société des Missions Baptistes, ont tenu dernièrement, à peu de distance de Montréal, un *meeting* prolongé, qui a duré quinze jours, et où l'on a dit et chanté des messes, offert des prières à la Vierge, et brûlé des bibles tous les jours. Une personne a été tellement frappée de l'iniquité de ces procédés, que non seulement elle a renoncé au papisme, mais encore a acheté trente-deux bibles pour l'usage de ses voisins ignorans. D'autres se sont déterminés à chercher et à embrasser la vérité contre laquelle les Jésuites avaient eu recours à l'argument si puissant de la persécution. »

Cette nouvelle est bien le plus plat et le plus maladroit mensonge que l'on puisse imaginer. Les *procès* que rapporte le *American Messenger*, ne sont point ceux qu'emploient les Catholiques, et s'il y avait quelque apparence de vérité dans les faits, le journal protestant n'aurait pas manqué de nommer le lieu, voisin de Montréal, où s'était tenu le *meeting*, et de désigner la personne qui avait acheté *trente-deux* bibles ; mais quand on ment on ne peut pas donner des indications si précises. Le *Messenger* a donc sciemment et volontairement menti, ce qui est indigne d'un homme d'honneur, et il a menti maladroitement, en plaçant le lieu de la scène si près de nous, au lieu de le placer en Chine, par exemple, ou dans l'Océanie, et ne sachant pas donner à son mensonge une apparence de vraisemblance. Mais il connaît sans doute ses lecteurs, et il a pensé qu'avec eux il n'avait point besoin de tant de précautions.

Après avoir énuméré les prétendus méfaits des Jésuites, le *American Messenger* voudrait les représenter comme persécuteurs. Nous pensons qu'une persécution qui consisterait à dire et à chanter des messes, et à offrir des prières à la Vierge, serait une persécution bien innocente. Nous ne pensons même pas que l'action de brûler des bibles falsifiées où la parole de Dieu est tronquée et altérée, fut une persécution bien dangereuse ; nous aurions eu plus grand peur de Maître Jean Calvin et Compagnie, qui pusement brûlaient tout vifs ceux qui ne pensaient pas comme eux.

— Nous voyons dans le *Catholic Advocate* que le 16 mai dernier a eu lieu la cérémonie de la pose de la première pierre d'une nouvelle église à Louisville. Cette église est destinée aux Allemands qui ont déjà à Louisville une église très-belle et très-spacieuse, mais cependant trop petite pour suffire aux besoins de la population d'origine allemande.

— Nous prions nos jeunes lecteurs de nous excuser si nous avons négligé de leur donner la suite du *Knout*. Vu l'abondance des matières dont nous avons été obligé de remplir nos colonnes, mais nous nous proposons quand l'espace nous le permettra de terminer cette *Nouvelle* intéressante le plutôt possible.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

(Correspondance particulière de l'Ami de la Religion.)

Rome, 18 mai 1847.

La population de Rome, si justement enthousiaste du Pontife que la Providence lui ménagera pour ces tems difficiles, ne pouvait laisser passer le 13 de mai, jour anniversaire de la naissance de Pie IX, sans une nouvelle démonstration des sentimens qui l'animent envers ce prince. Le 13 donc, qui était en même tems le jour de la solennité de l'Ascension, une foule immense se porta vers midi sur la place du Quirinal. Le Pape était allé selon l'usage célébrer cette grande fête à Saint-Jean-de-Latran. Il fut salué à son retour par les applaudissemens et les vivats, largage énergique et expression habituelle des sentimens d'amour et d'enthousiasme qui transportent les masses populaires en Italie. Cette nouvelle ovation du 13 mai se distinguait de toutes les manifestations antérieures par un caractère particulier de grâce et de riante fête. Quand Pie IX, après avoir traversé la foule, qui battait des mains à son passage et que lui bénissait avec effusion, fut entré dans le palais, les vivats répétés de la foule stationnant sur la place, ramenèrent Sa Sainteté sur la *loggia* extérieure. Ce moment était prévu, car à peine le vénérable Pontife se fut-il montré, que les milliers de bras de ces milliers de Romains tendirent à la fois vers leur Pape bien aimé de magnifiques bouquets de fleurs. Pie IX, ému de cette gracieuse manifestation, se retournant vers chaque côté de la place, remercia ses fidèles sujets de ce geste et de ce souvenir qui ont tant de charme et tant de dignité. Des acclamations nouvelles

éclatèrent de toutes parts : toutes les mains agitaient des bouquets, des mouchoirs, des chapeaux. Peu à peu le silence se fit. Sa Sainteté donna alors la bénédiction solennelle, puis ayant de nouveau salué son peuple, rentra dans ses appartemens. Le soir, la ville tout entière fut spontanément illuminée d'une manière splendide.

Mgr. Fornari, archevêque de Nicée, nonce apostolique de Sa Sainteté Pie IX, est allé célébrer la messe, le jour de la Pentecôte, à l'infirmerie de Marie-Thérèse. Son Excellence a visité avec un pieux intérêt ce vénérable asile des vétérans du sacerdoce. Cette visite, quoique forcément abrégée, a suffi pour laisser tous les habitans de la maison de Marie-Thérèse pénétrés du sentiment de bonté qui respire dans toute la personne du digne représentant de Pie IX.

Ami de la Religion.

FRANCE.

— Le R. P. Maronite a prononcé le 25 mai dans la cathédrale de Nancy, l'oraison funèbre du général Drouot ; voici un des passages de ce discours, en ce moment livré à l'impression :

« Sans doute, Messieurs, la nature du général Drouot était une nature admirablement douce. Mais si droite, si bonne, si grande qu'elle fût de son fond, elle n'aurait point atteint le degré de perfection où elle est parvenue sans un principe supérieur aux pensées et aux affections de la terre. Lui-même a confessé hautement qu'il devait tout à Dieu, non pas au Dieu abstrait de la raison, mais au Dieu des chrétiens, manifesté dans toute l'histoire par un commerce positif avec le genre humain. La vie entière de l'homme est une révélation de ce Dieu bon et puissant qui n'a pas voulu nous donner d'autre fin que lui-même, et qui nous attire incessamment au propre centre de sa lumière et de sa félicité. Nous ne tendons pas tous du premier coup cette voix supérieure qui parle à notre conscience et l'appelle par tous les événemens dont nous sommes les témoins et les acteurs. Longtemps nous lui résistons ; longtemps nous prenons l'ombre des choses pour leurs corps, et l'éternelle réalité pour une chimère. Quel jour la mort seule déchire le bandeau qui couvre nos yeux, et nous fait apparaître, au dernier moment de notre liberté, le rivage que nous avons fui. Le général Drouot avait été plus heureux. Quoique enfant d'un siècle léger et avant d'avoir vu la grande révolution qui en illumina la fin, il avait sucé avec le lait de sa mère une foi qui avait été confirmée par la saine éducation du travail et de la pauvreté. Cette foi ne chancela pas un seul jour et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publiquement chrétien. Il lisait la Bible appuyé sur un canon ; il la relisait aux Tuileries dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lecture fortifiait son âme contre les dangers de la guerre et contre la faiblesse des cours. Quand Napoléon, sans détourner la tête, prononçait cette brève parole : « Drouot ! » l'aide-de-camp recommandait son âme à Dieu, partait à toute bride, et quelques minutes après on le voyait précipiter au galop cinquante ou cent boches à feu qui, sans paraître s'arrêter, vomissaient la mort dans les rangs ennemis. Ou bien descendant de cheval à côté des artilleurs inexpérimentés de 1813 et de 1814, il leur enseignait froidement la manœuvre à travers une grêle de boulets qui pleuvaient tout autour de l'héroïque leçon. Mais aussi quand l'heure des hasards était passée, Drouot se retrouvait dans la parole ce qu'il avait été dans l'action, plein de mépris pour le mensonge comme il l'avait été pour la mort ; après s'être montré l'enfant du Dieu des batailles, il se montrait l'enfant du Dieu de la vérité. Il prenait hardiment l'intérêt du soldat trop souvent sacrifié, il méritait que l'Empereur l'appelât le tribun du soldat aussi justement qu'il l'avait appelé le Sage de la grande armée. »

Univers.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Parlement Provincial, vendredi, 18 Juin 1847. — Quatre heures P. M. — M. Scott donne avis que mardi prochain il proposerait d'adopter une adresse à Son Excellence le Gouverneur-Général, le priant de vouloir bien exercer la prérogative de manière à former une administration forte et qui puisse mériter la confiance du pays.

— Le *Herald* d'hier matin donne un tableau des décès en cette ville durant la semaine dernière, comme suit : sexe masculin 47 ; féminin 30 ; y compris 31 émigrés, laissant la mortalité de personnes résidentes en ville à 46. L'an dernier à la même époque les décès de la semaine ont été de 54. Les décès parmi les émigrants au canal se montent maintenant à 146.

Minerve.

Émigration de Canadiens aux États-Unis. — Nous regrettons toujours d'entendre parler de l'émigration de Canadiens aux États-Unis, malheureusement ces émigrations ne sont que trop réelles. Cette année encore des milliers de jeunes gens quittent nos paroisses pour aller courir à l'étranger les hasards d'une vie aventureuse. Il est rare que ceux qui vont aux États-Unis, s'y enrichissent et y fassent fortune, la plupart reviennent après quelques années, aussi pauvres qu'au départ. Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos compatriotes des canadiens sur ces faits. C'est à eux surtout qu'il importe de persuader à notre jeunesse de ne pas aller dépenser follement son énergie hors du pays, quand elle pourrait l'employer ici avec tant d'avantage pour elle-même et du profit pour notre société, par exemple, en établissant les townships. Qu'il y ait de Canadiens aux États-Unis qui font fortune et qui réussissent, il n'en peut être autrement. Il faut bien que sur le grand nombre quelques-uns surgissent. Nous en trouvons même par-ci par-là, qui avancent vite dans l'échelle sociale. Toutefois, le Juge Beaudry, maintenant établi au Mexique et le col. Dumas, qui commande les volontaires du Missouri. Ces deux messieurs sont nés le premier près de Nicolet et le second quelque part dans le district de Montréal ; tous deux ont quitté le Canada, il y a 15 à 20 ans, et comme on voit, ont acquis déjà une belle position. Mais comme nous disions les exemples sont rares. Mieux vaut cent fois pour nos jeunes gens, demeurer au pays que de tenter fortune ailleurs, car partout aujourd'hui, il faut gagner péniblement les biens qu'autrefois elle dispensait d'une main prodigue.

Revue Canadienne.

Émigrés. — Nous apprenons qu'enfin le gouvernement a pris des mesures pour améliorer l'état des émigrés aux *sheds*, près de cette ville. On leur fait porter des secours.